

la liqueur canadienne, il avait en réalité révélé tous ses secrets. Néanmoins, il résolut de faire bonne contenance et de défendre le terrain pied à pied.

—J'étais affreusement ivre, répondit-il, et je ne savais ce que je disais. Peut-on attacher quelque importance aux divagations d'un homme qui n'a plus sa tête à lui ?

—Alors, c'est dans le délire de l'ivresse que vous avez accusé Lise Perrin, la porteuse de pain, d'être Jeanne Fortier, l'évadée de la maison centrale de Clermont ?

Ovide joua de son mieux l'étonnement.

—Qui ça, Jeanne Fortier ? fit-il.

—La femme que vous avez essayé d'assassiner rue Git-le-Cœur, en faisant tomber sur elle un échafaudage de peintres, et dont, il y a quelques semaines, vous avez tenté de tuer la fille.

Le Dijonnais devint livide. Cette fois il se sentait perdu. Bien perdu.

—Qui ose avancer cela ? bégaya-t-il en essayant, mais en vain, de se raidir contre l'épouvante.

—Ceux devant lesquels vous l'avez dit.

—Encore une fois mes paroles n'avaient aucun sens, aucune portée. Je vous répète que j'étais ivre.

—Ivre de cette liqueur, fit le chef de la sûreté en montrant le flacon trouvé sur Ovide et dans lequel restait encore une partie du liquide canadien. De cette liqueur versée par vous pour Jeanne Fortier et que vous avez bue. Une liqueur américaine dont le docteur Richard, de la rue de Seine, connaît aussi bien que vous les effets surprenants.

Ovide baissa la tête et garda le silence, ne sachant que répondre.

—Où demeurez-vous ? poursuivit le juge d'instruction.

—En garni.

XCVIII

Le chef de la sûreté prit sur le bureau la clef trouvée dans la poche de Soliveau avec le porte-monnaie et le flacon, et le présenta au juge d'instruction qui, après l'avoir examinée, demanda :

—Cette clef est sans doute celle de votre chambre ?

—Oui, répondit Ovide.

Il est étonnant que cette clef, provenant, comme vous le dites, d'un garni, ne porte pas de numéro.

—Le numéro se sera perdu.

—Vous voulez nous tromper encore, mais votre cousin Paul Harmant nous apprendra la vérité.

Un accès de colère nerveuse, irraisonnée, s'empara du Dijonnais.

—Ah ! tenez, s'écria-t-il les poings serrés, les prunelles étincelantes, toutes vos questions m'ennuient à la fin ! Vous me rasez, parole d'honneur ! Je sais bien que quand on se trouve dans vos griffes on n'en sort plus, même quand on est aussi innocent qu'un gosse de huit jours ! Je me suis fait pincer comme un simple idiot, c'est ma faute, et c'est d'autant plus bête que je ne travaillais pas pour mon compte. Tant pis pour les autres. Qu'ils se débrouillent. Je demeure avenue de Clichy, numéro 172. Cette clef ouvre la porte du jardin et en même temps celle du pavillon où j'ai mon mobilier. Maintenant que vous savez cela, ne me demandez pas autre chose. Foi d'Ovide Soliveau, je ne vous répondrais plus.

—Je vous ai déjà dit qu'en vous obtenant dans votre mutisme, vous aggraviez votre position.

—Turlututu ! Des bêtises ! Voilà des phrases que vous autres vous avez sans cesse à la bouche pour effrayer les nigauds. Je ne coupe pas là-dedans ! Ce qui est fait est fait, et puis voilà tout.

—Le vrai Paul Harmant est bien mort ? n'est-ce pas ? poursuivit le juge d'instruction, et celui qui porte aujourd'hui ce nom s'appelle en réalité Jacques Garaud.

Soliveau haussa les épaules.

—Je vous ai dit que je ne répondrais plus, fit-il, et je tiendrai parole. Vos interrogatoires me crispent. Vous savez où je demeure. Si vous avez un peu de nez, cela doit vous suffire. J'ai tellement sommeil que je dors tout debout. Laissez-moi aller me coucher. Demain il fera jour.

—Qui vous avait commandé et payé le meurtre de Lucie Fortier, et celui de Jeanne Fortier, sa mère ? continua le magistrat.

Cette fois Ovide resta muet.

—Vous ne voulez pas répondre ?

Même silence. Le juge d'instruction se leva, sans rien laisser paraître sur son visage de la colère qui s'empara de lui.

—Qu'on emmène cet homme, commanda-t-il, et qu'on le mette au secret.

—Eh bien ! à la bonne heure ! dit Ovide en ricannant, au secret je pourrai dormir tranquille. C'est ça qui me botte ! Bonsoir, messieurs ! Allons, les gardes, emmenez-moi !

Le chef de la sûreté fit un signe, et les gardes de Paris sortirent avec le prisonnier.

—Cet homme est un bandit de la plus dangereuse espèce ! s'écria le juge d'instruction

—Si j'ai bien lu dans sa pensée, reprit le chef de la sûreté, nous trouverons chez lui des documents qui nous éclaireront mieux que ses réponses.

—C'est possible, mais nous a-t-il vraiment donné son adresse ?

—Il faut nous en assurer, et si l'adresse est exacte, faire une perquisition immédiate. Maintenant, monsieur le juge d'instruction, quel parti prenez-vous, au sujet de ce Paul Harmant ?

—Savez-vous où il demeure ?

—Je sais que c'est un constructeur-mécanicien dont les ateliers sont à Courbevoie.

—Ateliers importants ?

—Je le crois.

—Vous n'avez jamais rien entendu dire contre cet homme ?

—Jamais. Il passe pour un industriel parfaitement honorable.

Le juge d'instruction réfléchit pendant quelques secondes, et dit ensuite :

—Je suis d'avis d'attendre, pour agir au sujet de Paul Harmant, que nous ayons obtenu de Soliveau des aveux complets. Ce Soliveau parlait sous l'empire d'une ivresse mal dissipée. Il avait l'air d'un fou. Prendre ses paroles et ses accusations trop au sérieux serait agir à la légère. Faisons d'abord une perquisition chez lui. Si nous y trouvons des choses compromettantes pour Paul Harmant, nous agirons sans retard et vigoureusement. Sinon, nous devons nous borner à établir une surveillance autour de lui jusqu'à plus ample informé.

Le chef de la sûreté s'inclina, puis demanda :

—Monsieur le juge d'instruction est-il d'avis d'opérer une perquisition cette nuit même au domicile que nous a indiqué ce Soliveau ?

Le magistrat regarda sa montre.

—Il est minuit moins un quart, dit-il.

—Nous avons des voitures en permanence et à minuit et demi, nous pouvons être avenue de Clichy.

—L'h bien, partons, fit le juge d'instruction.

—Vous nous suivrez, messieurs, commanda le chef de la sûreté aux deux policiers.

Et la troupe des gens de justice gagna la cour de la préfecture où deux voitures attendaient. Les magistrats s'installèrent dans l'une. Le greffier du juge d'instruction et les deux agents montèrent dans l'autre. L'adresse de l'avenue de Clichy fut donnée, Minuit sonnait au moment où les voitures s'ébranlaient.

* *

Paul Harmant, nos lecteurs s'en souviennent, suivi de près par Raoul Duchemin, avait pris la rue de Rome. Il traversa la place de l'Europe pour gagner la rue de Saint-Petersbourg qui le conduisit directement à la place Clichy. Ayant une heure devant lui il allait sans se presser, et à plus d'une reprise il se retourna afin de s'assurer qu'il n'était point suivi. Raoul Duchemin marchait sur le trottoir, de l'autre côté de la rue, et ne le perdait pas de vue. Arrivé à la place Clichy, le millionnaire consulta le cadran de sa montre à la lueur d'un bec de gaz. Les aiguilles indiquaient seulement huit heures quarante minutes. Paul Harmant s'assit à la terrasse du café qui se trouve à gauche, à l'entrée de l'avenue de Clichy. Duchemin ayant vu l'industriel s'asseoir et demander du pale-ale, se dit :

—C'est dans ce quartier que demeure à coup sûr Ovide Soliveau. Le constructeur attend l'heure du rendez-vous. Faisons comme lui.

Il s'attabla au café de droite et se fit servir un bock. A neuf heures moins dix minutes Paul Harmant paya sa consommation, se leva, et se mit à longer l'avenue. Raoul recommença naturellement à le suivre. A neuf heures précises le père de Mary s'arrêtait devant la petite porte grise que nous connaissons et mettait en branle une sonnette qui résonna vigoureusement à l'intérieur du jardin. Duchemin avait fait halte presque en face dans l'enfoncement d'une porte cochère.

—C'est là, pensa-t-il. Nous allons voir si le baron Arnold de Reiss est chez lui.

Quelques secondes s'écoulèrent. La porte ne s'ouvrait pas. Paul Harmant sonna de nouveau, puis, après une nouvelle attente, non moins infructueuse que la première, il agita pour la troisième fois la sonnette avec une violence qui trahissait son impatience et son irritation. La porte resta close ; il y avait pour cela de bonnes raisons.

—Le greffier est absent, murmura Duchemin. Qu'est-ce que celui-ci va faire ?

Paul Harmant, immobile et déconcerté, se demandait ce que pouvait signifier l'absence d'Ovide, mais, n'ayant aucune raison de supposer que la dépêche qu'il avait reçue cachait un piège, il résolut d'attendre. Soliveau, après tout, pouvait être en retard de quelques minutes. Et le millionnaire se mit à se promener de long en large devant la muraille du jardin. Raoul le voyait passer et repasser sous les projections lumineuses des becs de gaz, et, plus le temps s'écoulait, plus ses gestes d'impatience devenaient fréquents.

—Ah ! ça, mais, pensa l'ex-employé de la mairie de Joigny, est-ce qu'il va faire comme ça les cents pas jusqu'à demain ? L'endroit où je me cache de mon mieux n'est point du tout convenable pour une longue attente. Paul Harmant peut m'apercevoir d'un moment à l'autre et se douter que je le guette. Il faudrait trouver autre chose.

Tout en formulant "in petto" les réflexions qui précèdent, Raoul avait jeté un coup d'œil autour de lui. Aucune boutique ne pouvait lui offrir d'asile, mais cinq maisons plus loin, du côté où se trouvait Paul Harmant, il aperçut un petit café.

—Voici mon affaire, se dit Raoul. Moins on est caché, moins on est suspect. Je vais m'asseoir à une table de l'extérieur, et je pourrai de là tout à mon aise suivre les mouvements de mon homme.

Traversant aussitôt la chaussée, il alla prendre possession d'une chaise branlante et poudreuse à la porte du petit café borgne, demanda un verre de rhum et roula une cigarette. Le millionnaire continuait avec une agitation et une irritation croissantes, sa promenade monotone.

—Je ne me suis pas trompé cependant en lisant cette dépêche ! fit-il tout à coup, presque à haute voix.

Et s'approchant de l'endroit où Duchemin buvait son verre de rhum et fumait sa cigarette, il relut le télégramme qu'il venait de tirer de la poche de son pardessus.

—Neuf heures, c'est bien neuf heures, les mots sont en toutes lettres, murmura-t-il.

Et, froissant la dépêche entre ses doigts fiévreux, il recommença sa faction interminable. Dix heures sonnèrent. Paul Harmant s'approcha de nouveau de la porte et sonna

à plusieurs reprises ; puis il se remit à arpenter le trottoir d'un pas inégal et furibond.

XCIX

De tous côtés les boutiques se fermaient. Duchemin riait sous cape en voyant le constructeur ébaucher d'instant en instant des gestes de colère. Les passants devenaient de plus en plus rares. Les consommateurs du petit café borgne sortaient les uns après les autres. Une heure encore s'écoula. Les horloges des Batignolles sonnèrent onze heures. Paul Harmant proféra un juron si vigoureusement accentué qu'il arriva jusqu'à l'oreille de Duchemin, et celui-ci le vit bien tôt abandonner sa longue et inutile faction, et remonter vers la place Clichy.

—Bon voyage ! murmura Raoul. Ton bon ami Soliveau est sans doute en partie fine. Il me laissera le temps de faire chez lui une visite domiciliaire.

Le jeune homme demanda un second verre de rhum, et le garçon, en le servant, lui dit d'un ton familier ;

—Dépêchez-vous. Nous allons fermer.

—Payez-vous, répondit Raoul en posant sur la table une pièce de monnaie, puis il quitta sa chaise et descendit l'avenue de Clichy.

En passant devant la porte grise du jardin il jeta un regard sur la muraille de clôture. C'est à peine si la muraille avait deux mètres de hauteur. Une borne de granit se trouvait à côté de la porte.

—Ce sera facile, se dit Raoul.

Et, comme l'avait fait Paul Harmant, il se mit à se promener de long en large, attendant. Le café qu'il venait de quitter fermait. Le coin qu'éclairait son vitrage se trouva bientôt complètement dans l'ombre. L'avenue était déserte. Duchemin se rapprocha du mur d'enceinte, et jeta pardessus le paquet contenant pince, ciseau à froid et tournevis, puis il attendit de nouveau jusqu'à minuit.

—Probablement, mon gaillard est en bonne fortune et passera la nuit en ville, se dit-il alors. Qu'il rentre ou qu'il ne rentre pas d'ailleurs, il faut agir.

Après s'être assuré par un dernier coup d'œil que personne ne venait de son côté, Raoul sauta sur la borne dont nous avons parlé, saisit l'arrête du mur, et d'un bond se trouva à cheval sur le chaperon. Il ne lui restait qu'à se laisser glisser dans le jardin. Ce qu'il fit aussitôt. Une fois à terre il examina à tâtons la serrure de la porte et essaya de l'ouvrir. Elle était fermée à double tour. Donc, pour sortir comme pour entrer, il faudrait recourir à l'escalade. Tout en se promenant sur la porte, la main de Raoul rencontra des morceaux de fer mobiles.

—Des verroux ! pensa le jeune homme, bravo ! Grâce à eux on ne pourra pas me surprendre.

Et il les poussa.

—Si Soliveau revenait s'escrier contre sa porte, pendant que je serai chez lui, comment sortirais-je ? se demanda-t-il ensuite. Il faut tout prévoir.

Il fit le tour du jardin. Derrière le petit pavillon le mur bordait un chantier de marchand de bois. On voyait dans l'ombre, au-dessus des arbres, les hantes piles de bûches entassées.

—On pourrait passer par là, se dit l'ex-employé de la mairie de Joigny, seulement il faudrait quelque chose pour se hausser.

En même temps il heurta une petite cabane, d'un mètre de hauteur environ, qui servait au précédent locataire à élever des lapins.

—Voilà tout juste ce qu'il me fallait, poursuivit Duchemin. Si je suis obligé de battre en retraite, une fois dans le chantier, je trouverai bien une issue.

Il retourna chercher le paquet d'outils laissés par lui au pied de la première muraille, le déficela, s'approcha de la porte de la maison, prit la pince et, à la hauteur de la serrure, l'introduisit entre la porte et son cadre de pierre. Alors il fit une pesée vigoureuse ; on entendit un craquement sourd ; la porte céda. Duchemin reprit ses outils, pénétra dans le pavillon, tira de sa poche une boîte d'allumettes-bougies, en enflamma une et commença son exploration intérieure. Tout d'abord, il franchit le seuil d'une pièce où se trouvaient des malles cadenassées et ficelées. Un bougeoir était posé sur un meuble, il en alluma la bougie.

—Le greffier s'apprêtait à filer, cela saute aux yeux ! murmura-t-il en examinant les caisses, dont plusieurs portaient en gros caractères ces mots : BUENOS-AYRES. Il n'y avait pas de temps à perdre ! Pourvu que je n'aie point à visiter tout cela pour y découvrir les paperasses ! Commençons par les meubles.

Les clefs se trouvaient aux serrures de tous les tiroirs. Le premier que Raoul ouvrit ne contenait que des objets sans importance pour lui. Il en fut de même d'un second, puis d'un troisième. Le jeune homme passa dans une autre pièce où tout d'abord un secrétaire frappa ses yeux.

—Ou je me trompe fort, pensa-t-il, ou ce que je cherche est là dedans.

Le secrétaire était fermé à clef. Pour la seconde fois Raoul se servit de sa pince et le panneau du meuble céda plus facilement encore que n'avait cédé la porte du pavillon. Ce qui s'offrit à sa vue tout d'abord fut une certaine quantité de billets de banque et de rouleaux d'or.

—Fichtre ! il était à son aise, le monsieur ! se dit Duchemin, c'est Paul Harmant qui devait financer ! Mais ce n'est point cela qu'il me faut !

Il ouvrit un des tiroirs. Un portefeuille et deux liasses de papiers attirèrent son attention. Raoul examina vivement le contenu du portefeuille, et du premier coup d'œil il aperçut les deux traites enrichies par lui, à Joigny, de la fausse signature de son oncle.

—Enfin ! enfin ! murmura-t-il avec un soupir d'allègement.

A ces lettres de change était annexée la reconnaissance écrite par Amanda et remise à madame Dellon, la modiste